

copier la bord

affaire  
licenciant / 1000

9 ref

Département du Rhône - 2<sup>e</sup> circonscription

ELECTIONS GÉNÉRALES DU 2 JUIN 1946

---

**Mouvement Républicain Populaire**

**M. R. P.**

---

**Albert LECRIVAIN-SERVOZ**

Député sortant - Lieutenant-Colonel pilote aviateur  
Officier de la Légion d'Honneur - Médaille Militaire  
Médaille de la Résistance - Croix de guerre - 11 Citations  
Ancien Responsable de l'A. S. dans le Rhône

**Jean VILLARD**

Orphelin de guerre - Pupille de la Nation  
Chef d'Exploitations forestières  
Responsable de l'Action rurale dans le département

**Paul BARRAUD**

Artisan Charron à Rivolet  
Membre de l'A. S. (Secteur de Villefranche)

**Jean GORD**

Inspecteur d'Assurances  
Réfractaire S.T.O. condamné par Vichy - Ancien interné de Montluc

21 CADAVRES DECOUVERTS A NEUVILLE S/ SAONE  
LE 13 JUIN 1944 .-

- I -
- 2 - BAUER Paul, né le 18/5/1911 à ROMANSVILLER (Bas-Rhin), fils de feu Félix et de KAHN-Clémence, demeurant à SIMARD (S. & L.)
  - 3 - CHIRAT Louis, Marie, Philippe, né le 25/8/1925 à CHAVANAY (Loire) fils de Michel et de Marie-Louise THORNIER, reconnu le 27/12/44 par son père, 15, rue Louis Loucheur à LYON .
  - 4 - CHABAL Jean Louis, François, né le 24.II.1900 à BLIDA (Algérie) de Marius et de Louise MONTIGNAULT, reconnu par sa femme, 14, rue Victor Hugo à VILLEURBANNE
  - 5- CHARNAY JeanAntoine, né le 2/8/1913 à Lyon, fils de Laurent et de Marie-Louise DUIVON, employé des postes, reconnu par son père habitant, 42, rue des Tables Claudiennes à Lyon .
  - 6 - COMMERCON Joanny, né le 11/3/1904 à Blanot (S.& L.), fils de Antoine et de CHAPUIS Françoise, épiciier, coquetier à BLANOT. Reconnu par sa femme.
  - 7 - COMMERCON Joseph, né le 8/10/1900 à BLANOT (S. & L.) fils de Antoine et de CHAPUIS Françoise, reconnu par sa femme.
  - 8 - FOULD Roger, Léon, Capitaine d'artillerie , reconnu par sa soeur Melle SIMON demeurant à Lyon, 4, avenue Rokfeller, le 13.I2.1944
  - 9 - DEMONCHY Henri, Emilien, né le 2/8/1911 à Lyon, fils de feu Elie et de BLANCHON Jeanne, marié, le 25/10/1935 à Lyon avec JUTTER Jeanne, commerçante à Coluire

à Caluire, 30, route de Strasbourg. Reconnu le 9/10/44 par sa femme. Prélèvements remis à la famille et alliance.

- 10 - PICOT Maurice, Jean, né le 14/4/1918 à Villeurbanne, fils de Louis, Charles, et de Claudine, domicilié, 7, rue Louis Braille Villeurbanne.
- 11 - DELPEUCH Jacques, Edouard, né le 9/5/1921 à Valence, de Eugène Louis et de LEONCIE Jeanne, ingénieur, reconnu par sa femme le 2/10/1944.
- 12 - DAJEAN Jean, Robert, né le 6/7/1917 à Lyon, fils de Léonard et de VIEU Françoise, marié, sans enfant, mécanicien, habitant 13, rue Blonde Villeurbanne, reconnu le 27/10/1944 par sa femme.
- 13 - BRUN René, né le 16/11/1921 à Villefranche S/ Saône, fils de Eugène et de BRIDE Julie, reconnu par son père.
- 14 - DELORIEUX Louis, né le 19/3/1903 à Cormatin (S.&.L) fils de Claude et de FAUTRIERE Marie, boucher, demeurant à Cormatin. Reconnu par sa soeur et sa femme née GUILLET Germaine.
- 15 - BRUNEL Jean, Henri, né le 26/11/1906 à Villeurbanne, fils de Guillaume et de PRAT Marie Delphine, Reconnu le 4.1.45 par sa femme née FERROLIER Maria, demeurant à Cremieu (Isère)
- 16 - CORTAY Jacques, né le 28/12/1922 à GAUJAC -Gard-, fils de François et de COLLOMB Marcelle, étudiant à THIZY (Rhône), reconnu par son père le 1/2/1945.
- 17 - TAUELLE Jacques, né le 10/4/1918 à Ales -Gard- de Edmond Paul et Vincent Elidie, demeurant à Ales, 8, chemin des Pins. Reconnu le 13/10/44 par son père TAUELLE Edmond.

18 -

19 - CLAUDY Séraphin, né le 21/12/1906 à Lyon, fils de Marius et de Odile CAMELLE, 7, rue D'Inkermann; Villeurbanne . Reconnu par sa femme CLAUDY Marie, née ETTORI.

20 -

21 - VALADIE Marcel, né le 5/9/1922 à FUMEL (L. & G.), fils de Pierre et de DESGAZAUX Adrienne, engagé volontaire dans l'aviation, célibataire, demeurant à Fumel? Reconnu par ses parents le 8/12/1944.

22 - OWAGNE André; né le 16/8/1907 à Narcy (Nièvre) radio-électricien fils de Amédé et de Amélie CHAUDRON.--

---

## L'étonnante histoire du Lieutenant BOSSE Roger Jean

---

Le fusillé..... Le ressuscité.....

---

Les histoires extraordinaires courent les rues. Pourtant, je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup d'aussi étonnantes que celle du Lt BOSSE. Selon toutes les règles des prévisions humaines, il devrait être enterré près de LYON, dans le petit cimetière de NEUVILLE s/SAONE, comme les 21 camarades en compagnie desquels il a été fusillé.

C'est donc d'un ressuscité qu'il s'agit; un ressuscité pas très effrayant, un ressuscité de 21 ans.

Il est originaire de CANDE près d'ANGERS. C'est le Capitaine GATARD de LIMOGES, fusillé par les allemands en Octobre 1943, qui l'a fait entrer dans la résistance. BOSSE démobilisé en Novembre 1942, a commencé la résistance à LIMOGES, un mois plus tard au Secrétariat de l'A.S.... Muté à LYON au début du mois de Mai suivant, il travaille là-bas à l'E.M. du mouvement FER (sabotage des voies ferrées). Reconnu par ses qualités de chef et d'organisateur, il est nommé Chef Régional FER de LYON au début d'Octobre; il contrôle 6 départements. Le FER était une organisation d'employés et d'ouvriers de S.N.C.F. qui rassemblait tous les renseignements sur les mouvements de trains de l'occupant, pour les passer ensuite aux équipes FER et aux saboteurs du Maquis. Le FER a fait un travail remarquable et il a été poursuivi par les boches qui redoutaient plus que tout ces attaques contre la voie ferrée.

C'est le 11 Mars dernier, que le Lieutenant BOSSE a été arrêté, en partance en voyage à GRENOBLE dans un de ses multiples déplacements. Il avait été vendu par un de ses subordonnés. La gestapo l'avait emmené dans son repaire à l'ancienne Ecole de Santé. Il subit les premiers interrogatoires, arrêté en possession d'une fausse carte d'inspecteur de Sûreté et revolver. Le 13 Mars, comme il refusait de parler, de dénoncer son dépôt d'armes et ses camarades on l'a mis dans une cellule noire et l'interprète l'a prévenu ainsi : "demain vous passerez la plus dure journée de votre vie". Il avait raison. Oui, le 14 Mars, devait être la plus dure journée de sa vie. Le Lieutenant BOSSE a déclaré lui-même que le jour où il a été fusillé, n'avait rien d'aussi horrible, n'était rien en comparaison. Ce sont des Français de la Gestapo, presque tous des types jeunes, commandés par un adjudant allemand, qui l'ont torturé.

Mais voici les déclarations du jeune Lieutenant lui-même sur ce triste sujet :

"Ils ont commencé par me faire passer à la baignoire d'eau glacé, une baignoire pleine d'eau froide. Si elle n'est pas assez froide, ils y mettent des pains de glace. On vous deshabilille, on vous attache les mains avec des menottes derrière le dos et puis vous êtes plongé sous l'eau. On se sent véritablement mourir, on est transis, glacé. Et pour que vous avaliez plus vite, on vous envoie des coups de poing dans le bas ventre. Ils m'ont laissé environ un quart d'heure; puis ils m'ont flagellé avec ma propre ceinture. Ensuite m'ont frappé la verge avec un manche à balai, j'ai d'ailleurs uriné le sang pendant deux jours. A la flagellation, ma peau était mouillée, j'ai été déchiqueté, j'en porte encore les traces sur la poitrine et sous les aisselles. Je suis resté quatre jours avec la chemise collée sur les plaies. Pour terminer les tortures, ils m'ont brûlé les fesses avec du papier journal

.../...

enflammé. Cependant de tous les supplices, la baignoire est le plus dur et le plus atroce. On est asphyxié, on tire, on tire désespérément sur les menottes.

"Les jours suivants, ils ont continué à me donner des coups de poing et de pied, comme c'est leur habitude. L'instruction a duré neuf jours, puis j'ai appris ma condamnation à mort sans jamais avoir été jugé sans papier. Je suis resté à la forteresse de MONTLUC 93 jours. Pendant tout ce temps, je n'ai jamais reçu de viande, aucun colis, aucune lettre, étant prisonnier au secret. Nous étions 6 et même 7 par cellule de 3m50 sur 2m. Pour avoir été trouvé en possession d'un crayon, nous avons été mis 10 jours au pain sec et à l'eau (300 grs de pain et un demi litre d'eau). En parlant du régime alimentaire, voilà exactement ce que l'on touchait : une soupe très claire, un morceau de pain d'une valeur de 300 grs au plus avec un morceau d'ersatz de fromage, et de l'eau; quelquefois distribués par la Croix-Rouge quelques biscuits. De plus, nous étions couvert de poux et de vermines, n'ayant pas de linge de rechange, même de serviette de toilette. D'autre part, de retour de la chambre de torture dans un état lamentable, je n'ai jamais été soigné.

"Un soir nous avons appris le débarquement, pour moi rien de nouveau, je le savais deux mois à l'avance. Cela a été un délire pour tous les prisonniers, mais notre exécution en est devenue que plus dure. Nous ne nous attendions pas à être fusillés si près de la fin.

"On est venu nous chercher le 12 Juin à 18h du soir environ. Nous étions 22 condamnés. Une traction avait pris la tête du convoi venait ensuite la camionnette où nous étions parqués, attachés deux par deux avec des menottes. Le convoi est sorti de LYON, puis les quais de Saône. On nous avait imposé silence. A un moment j'ai tendu la main à un camarade qui m'a dit : "c'est la fin, ça y est," puis il m'a fait signe de la main qu'il n'était pas rasé. Le moral était malgré tout formidable. Pour moi, j'ai toujours eu confiance que j'allais sortir de cette nuit vivant.

Le convoi s'est arrêté à environ 1km de NEUVILLE dans une sorte de carrière. Il était sept heures moins le quart environ et le temps était magnifique. Ensuite tout s'est passé très vite. On nous a mené dans la clairière, détachés et séparés en deux groupes de 11. Les boches ont commandé : "par terre, plat ventre". A ma droite était un de mes meilleurs amis, j'ai eu le temps de lui serrer la main en lui disant "Adieu mon vieux, c'est la mort". Les fusilleurs au nombre d'une dizaine étaient à moins de 10 mètres. Ils ont tiré des rafales de mitraillettes. J'ai reçu une balle dans le bras droit, deux sous l'omoplate gauche, une dans la poitrine, cependant, j'ai réalisé que je n'étais pas touché mortellement. Alors les coups sont devenus de plus en plus distancés, le coup de grâce mon Dieu, que l'attente est longue dans ce moment j'entendais les coups très distinctement se rapprocher, quel bruit sinistre. Tout à coup, j'ai ressenti un coup sourd dans la tête, la balle était entrée près de l'oreille droite et ressortie par la joue gauche près du nez. Par une chance inouïe, ils m'avaient encore raté. J'étais en sang, le sang coulait abondamment par mes 5 blessures, en particulier la tête. La fusillade a repris 30 mètres à ma droite, c'était les 11 autres camarades qui allaient à leur tour mourir. Pour moi je sens que la mort

n'est pas en moi, mais je n'ose faire un mouvement de peur d'éveiller l'attention de l'ennemi. Cependant plus aucun bruit derrière moi, je me décide, je me lève, je me sauve à travers les broussailles, je passe les fils de fer barbelés, je m'accroche, me déchire, mais en voyant ce fils de fer, une pensée m'assaillit, je songe brusquement à ma lutte, mon mouvement le FER et me remémore une pensée de mon Chef qui lui aussi a réussi, quoique blessé, à s'échapper des boches. Cette pensée est tout notre espoir à nous résistants : Le FER gagnera la guerre. "Ma résolution est prise, rassemblant le reste de mes forces, je rampe à travers les champs de foin dans lequel je suis tombé, je me sauve à travers la campagne. Je suis arrivé de cette façon devant une ferme, je me lave dans le bac qui sert d'abreuvoir aux bestiaux. Le fermier arrive tant pis, je lui explique, rien à craindre de ce côté, je suis tombé chez de vrais Français. On me panse, on me soigne, je fais prévenir par un petit paysan des amis de la résistance demeurant non loin de l'endroit, et le soir même, j'étais transporté à COUZON-au-MONT-D'OR. En passant sur la route j'ai croisé la voiture des pompiers de NEUVILLE qui emmenaient les 21 cadavres de mes malheureux camarades.

"Il y a eu 108 fusillés dans la même semaine à la forteresse de MONTLUC et environ 800 déportés.

Dès le 13 Juin, sous une fausse identité comme blessé du bombardement j'étais dans une Clinique de la Banlieue lyonnaise. Il me restait une balle sous l'omoplate, le Docteur qui était au courant de mon évacuation ne pouvait cependant pas me descendre à la salle d'opération, il me l'a enlevée dans ma chambre sans m'endormir. Je suis sorti de la clinique 17 jours après. Je suis parti dans la campagne me reposer une huitaine, mais l'ennui à nouveau se fait sentir et la nostalgie de revoir les amis Limousins, pour poursuivre une idée qui me hante souvent. Les contacts de résistance repris à LYON ne m'autorisent pas à travailler, à lutter dans cette région.

"Je me soigne donc sous une fausse identité, je quitte LYON et j'arrive après 3 jours de voyage à LIMOGES. Je pars dans la campagne. Je retrouve des amis de combat, finalement je n'y tiens plus, je veux faire quelque chose, n'étant pas tout de même guéri car les blessures au bras et à l'omoplate suppurent toujours. Tant pis, il y a tellement de travail. Le 25 Juillet, 43 jours exactement après ma fusillade, je reprends le combat de plein pied.

"Près de BELLAC, je réunis une quarantaine de gars, je forme un camp de maquis, je le nomme "Camp de MONTLUC" en souvenir de ma captivité. Je suis nommé Lieutenant le 1er Août. Depuis le 25 Juillet, j'ai eu souvent l'occasion de friser la mort d'assez près, le cas le plus typique, le 9 Août au matin. Ecoutez plutôt :

Près de St JUNIEN-les-COMBES, à un coude de la route, je me trouve nez à nez avec un camion boche. Mon auto et le camion se sont arrêtés à 25 mètres l'un de l'autre et je n'avais qu'une mitrailleuse avec un chargeur comme armement. Les boches étaient tous debout dans le camion, avant de les laisser réaliser quelle était la voiture voyageant avec le drapeau tricolore flottant sur la carrosserie, j'ai vidé le chargeur dans le tas. Puis je me suis sauvé avec le chauffeur ce dernier atteint à la face et au bras gauche réussit tout de même à fuir et moi je suis sorti indemne. Les boches me tiraient pourtant avec des mitrailleuses légères

et même avec un mortier, mais par une chance inouïe, j'étais sain et sauf et je pus regagner avec mon vélo d'emprunt mon camp et donner l'alerte. Quant aux allemands, un adjudant était mort et un soldat blessé à l'épaule droite.

C'est une belle histoire que celle du Lieutenant BOSSE Roger Jean. Une belle histoire de chance, mais aussi une belle histoire de courage. Il faut plus que du courage pour passer par les chambres de tortures, sans avouer, ni dénoncer. Il faut du courage pour rentrer dans le maquis un mois et demi après avoir été fusillé, alors que les blessures ne sont pas guéries. Les petits gars du Camp de MONTLUC ne se souviennent pourtant pas d'avoir vu leur Chef prendre un moment de répit. Toujours en tête, sur une aile de voiture, toujours en exemple donnant à tous l'élan et l'idéal de la jeunesse française. Si le Lieutenant BOSSE avait été se reposer de ses souffrances horribles endurées, qui aurait pu lui en faire le reproche. Il n'est pas étonnant qu'il soit proposé ~~pour de nombreuses~~ pour de nombreuses décorations. Le Lieutenant BOSSE qui a eu l'occasion de parler à la radio est maintenant dans une formation de LIMOGES.

Les hommes, tels que lui, font la force et l'honneur de l'armée française et des F.F.I. Les histoires, telles que celle-ci, sont peut être ce qu'il y a de mieux pour montrer à nos amis de l'étranger et même aux trop nombreux français qui l'ignorent, ce qu'a été la lutte dans la résistance pour ne pas mériter de durer.

A l'heure présente, nous avons besoin de beaucoup d'hommes semblables. Le Lieutenant BOSSE Roger Jean a répondu : "Présent".

---

Pour copie conforme.

Dès après la fusillade, le réchappé de la tuerie de NEUVILLE s/SAONE a dit au paysan chez qui il s'était réfugié : on nous a fait monter dans un camion en disant qu'on allait nous échanger contre d'autres prisonniers.